

Au rédacteur du *Centre*, à Montluçon.

Bibliothèque Maison de l'Orient



158803

Monsieur,

Je lis l'extrait suivant de votre journal :

« M<sup>lle</sup> Marie Colombier, l'auteur désormais célèbre de *Sarah Barnum*, appartient par sa naissance à notre département (Creuse). M<sup>lle</sup> Colombier est d'Auzances.

« Suivant l'exemple de notre député Lacôte, elle vient de se faire souffleter et cravacher par la *pauvre* Sarah Bernhardt, qu'elle avait cherché à couvrir de boue dans son livre. »

J'ai lu, certes, depuis quinze jours, bien des récits sur le « drame de la rue de Thann », et presque tous les commentaires vertueux soulevés dans la presse des deux mondes par mon livre « abominable ». Mais, tandis que la verve humoristique de certains articles fantaisistes me faisait

rire de bon cœur, votre simple note me donne envie de causer avec vous « entre pays ».

Voulez-vous ?

Oui, je suis d'Auzances ; mais là s'arrête l'exactitude de vos renseignements.

Comment *nos* députés reçoivent les soufflets, je ne le sais, n'entendant rien à la politique. En tout cas, vous pouvez dire à vos lectrices que « les filles de chez nous », même après un long séjour à Paris, ne sont pas d'humeur à se laisser traiter comme de simples députés.

Si la fantastique cravache inventée par les reporters — au grand ennui du maréchal que vous savez — eut seulement effleuré l'épiderme de votre « payse », tenez pour certain, confrère, que Marie Colombier n'eut pas laissé à la troupe des gardes-du-corps de madame Sarah Bernhardt le loisir de saccager tranquillement quelques meubles sans défense. Le premier objet venu eut été entre mes mains une arme, qui eut transformé l'opérette en drame. L'étoile de M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt a, — comme vous l'avez pu lire, — fort à propos mis sur mon chemin une intelligente draperie qui a rendu service bien plus encore à la tragédienne qu'à la comédienne.

Maintenant, peut-on faire autre chose que rire de tout ce vacarme soulevé malgré moi autour de mon livre ?

Accordez-moi, confrère, qu'en exprimant un regret du scandale causé, j'ai montré du désintéressement; avouez que si j'affectais plus longtemps une tristesse démesurée du résultat, vous vous croiriez en droit de me soupçonner d'ironie.

Eh bien, franchise pour franchise, je trouve: la « pauvre Sarah » une cruelle raillerie pour votre protégée.

Voyons, tâchons de nous entendre :

Parmi les cent mille avis contradictoires dont m'assomment les moralistes — depuis le jour où le drame de la rue de Thann a fourni le vrai nom *supposé* de mon héroïne — je trouve répétée cette accusation : « *Rancune inspirée par une question de gros sous* ».

Va-t-il falloir que j'explique le rôle des *gros sous* dans la vie des femmes de théâtre ?

Demandez à la *pauvre* Sarah quelle est la relation des *gros sous* avec le grand art. Elle vous dira peut-être comment les *gros sous* font abandonner la maison de Molière pour courir les grands chemins, comment pour de gros sous, on crève une à une toutes les peaux d'âne de la réclame,

comment on livre les plus intimes secrets de son alcôve en pâture aux curiosités de la foule...

La question des *gros sous* ! Le grand courriériste parisien en philosophe à l'aise ! Pourquoi chercher alors à attendrir l'auteur de *Sarah Barnum* sur les « misères et les douleurs de la vie des jeunes filles que le destin jette dans la carrière théâtrale ? » S' imagine-t-il par hasard que le calvaire des artistes ait été transporté tout entier sur les hauteurs de l'avenue de Villiers, ou la côte de Sainte-Adresse ?

Vous connaissez mieux les choses à Auzances.

La petite fille qui est devenue votre compatriote, on sait parfaitement « chez nous », qu'elle n'a pas perdu bien des heures d'école buissonnière sous les saulaies, à écouter la cadence du battoir et le chant des laveuses, le long des rives du Cher...

A l'âge où les petites bourgeoises jouent à la poupée, Marie Colombier, était déjà le soutien d'une famille composée d'une marâtre et d'une demi-sœur...

Tenez, cher monsieur, l'indignation me prend à la fin, en songeant aux amertumes venues de cette question des *gros sous*, et à la femme qui

ose se reconnaître pour le type vivant de ma *Sarah-Barnum* !

Je n'ai jamais fait allusion qu'avec une discrétion absolue à toutes ces blessures intimes. Aujourd'hui, l'on m'accuse de trahir l'amitié, et les moralistes en appellent à l'opinion ; que celle-ci prononce !

Oui, des années, de longues années durant, j'ai été la camarade, la confidente, l'amie dévouée de celle pour qui on me prête aujourd'hui une haine de peau-rouge. Longtemps mon amitié s'est montrée infatigable, comme celle que l'on a pour une sœur d'adoption. Pour Sarah, j'ai lassé mes relations, combattu les hostilités, courtoisé la critique, employant sans mesure les amis que m'avait valu le hasard de brillants débuts. A l'époque où l'artiste était discutée, niée, la femme détestée, je l'ai défendue, aidée sans compter, affrontant les quolibets sur ma naïveté, bravant la calomnie.

J'ai mis bien du temps à renoncer à cette camaraderie, dont ma simplicité faisait tous les frais, me bouchant les yeux pour ne pas voir qu'on me prenait pour dupe...

La question des gros sous !

Que d'ai-je eu l'inspiration de la traiter avec moins d'insouciance, le jour où Mlle Sarah Ber-

nhardt a fait appel à mon inaltérable amitié pour que je parte au bout du monde, dans les vingt-quatre heures, afin d'empêcher un *krach* que les *gros sous*, beaucoup de *gros sous* pouvaient seuls conjurer !

Tout autre que ce « mouton » de Colombier, avant d'abandonner sa maison, *de sacrifier ses intérêts les plus chers*, eût pris une précaution plus solide que la parole de Mlle Sarah Bernhardt.

Je vois encore celle-ci à la gare du Havre, à l'heure de son départ. J'entends encore la voix d'or s'adressant aux intimes par la portière du wagon : « Veillez bien sur Colombier ! Qu'elle ne se casse rien et ne manque pas le train de demain. »

Le joli traité qu'une femme de tête eût fait signer ce jour là ! Mais Colombier ! Allons donc ! Son amie Sarah lui avait dit : « Tu es la seule qui puisse me rendre ce service. Quitte tout et viens remplacer ma sœur, je t'en supplie, tu me sauveras. » Colombier ne voit que cela. Elle part.

Oh ! une fois là-bas, par exemple, c'est autre chose : un mois s'écoule, Colombier n'a pas encore d'engagement signé ; et à l'heure des appointements, l'impresario me fait payer par interprète

la *moitié* du chiffre convenu. Je cours à Sarah, qui me dit :

— Écoute, ma sœur Jeanne va mieux et nous rejoint dans une quinzaine... Tu comprends que je n'ai pas envie de rembourser les avances qu'elle a reçues, ni de lui envoyer de l'argent à Paris... quand elle peut gagner des appointements... Elle va reprendre ses rôles...

Abasourdie, je dis à Sarah que, puisqu'elle n'a plus besoin de moi, je vais rentrer en France.

— Pas du tout... Je te garde. J'ai besoin de toi. Si Jeanne n'avait pas la force de jouer!... Vous partagerez les rôles... Pour les appointements, vois Abbey.

Je répète que j'aime mieux m'embarquer.

Alors, elle, froidement :

— Tu veux partir?... Va!... Seulement... je te préviens. En même temps que toi, arrivera une protestation signée des camarades. Je dirai que, jalouse de mon succès, tu m'as quittée pour compromettre ma tournée.

Puis reprenant sa voix de charmeuse :

— Voyons, Marie, tu ne peux pas me quitter comme ça. Tu vois bien que je ne puis faire autrement. Allons, je t'en supplie, accepte l'engagement. Je sais bien que ce n'est pas la situation que

je t'ai promise. Mais pour les rôles, bah ! Tu sais, en Amérique ! Quant aux appointements, j'ai pris avec toi un engagement moral, c'est le *seul* qui compte. Celui du directeur est pour la forme... douter de moi, ce serait me faire injure... Signe avec Abbey. Sitôt que je serai à même de le faire, je tiendrai ma parole.

Et des protestations, des cajoleries. Cette grosse bête de Marie signa...

Les *gros sous* ! Il m'a bien fallu les compter dans ce voyage qui dura huit mois, sur lesquels six mois en route, jouant tous les jours dans une ville nouvelle, j'ai dû soir et matin, aligner des chiffres trop gros pour des appointements dérisoires, réduits encore par les retenues destinées à rembourser un mois d'avances faites, moitié en argent, moitié en billets à ordre signé Sarah Bernhardt ; six mois où j'ai vu sans masque l'apre égoïsme, la cupidité rude et sèche de celle pour qui j'avais tout quitté ; six mois pendant lesquels elle m'a distillé goutte à goutte l'amertume et le fiel, blessant à plaisir l'artiste et la femme, exaspérant l'amie par une longue suite de déloyautés voulues, de perfidies gratuites, de méchancetés pour l'amour de l'art...



Oh oui ! J'ai compté mes gros sous, quand la veille du retour en France, la tournée étant finie, les bénéfiques empochés, je me suis trouvée, moi, au moment de ne pouvoir partir de New-York faute de quelques dollars, que la grande artiste me *refusa* sous le prétexte que ses comptes n'étaient pas faits avec son agent!...

Et cette arrivée au Havre ! Ces huissiers instrumentant pour le compte de la couturière à laquelle ma tournée improvisée m'avait obligé de recourir, ces malles saisies et plus tard vendues à l'hôtel Drouot.

Ce n'est pas tout!... De retour à Paris, l'impossibilité de tenir les engagements antérieurs, la lutte au papier timbré ! Et parmi les créanciers poursuivants, qui ? Sarah Bernhardt réclamant le paiement des billets que j'avais négligé de retirer d'entre les mains de son agent... Mais cette fois, je me regimbai, je menaçai d'un contre-procès, du témoignage de l'agent... Les poursuites cessèrent... Les deux années que m'ont valu toutes ces aventures bruyantes, les tentatives littéraires qui en ont été la suite et qui m'ont attiré tant d'anathèmes ; comment perdre de vue que tout cela a pour origine l'ingratitude sereine de Mlle Sarah Bernhardt ?

On parle d'amitié trahie !

Je vous le demande, monsieur le rédacteur, à vous que je ne connais pas ; si les amis de Mme Sarah Bernhardt s'entêtent à voir dans ma *Sarah Barnum* la photographie de leur idole, n'avais-je pas chèrement acheté le droit de donner du pied dans l'argile de la statue ?

Mais disent les miséricordieux *quand même*, il faut pardonner à Sarah en l'honneur de son grand talent.

Halte-là ! Sarah est une étoile du grand art. Oui ! Eh bien, talent comme noblesse oblige. Le plus haut génie ne saurait justifier la déloyauté habituelle, la sécheresse de cœur, la perversité de tous les instincts.

Quant à la *boue* que mon livre, selon vous, monsieur jette sur *Sarah Barnum*, permettez que je mette sous vos yeux, la lettre suivante, écrite par Mme Sarah Bernhardt à Louis Besson de *l'Évènement*, à la suite du succès remporté par M. Damala dans le *Roman Parisien*.

Monsieur Besson. — Je vous prie donc : ne m'insultez pas au-delà des limites du possible. — Dites et faites, pour M. Damala, tout ce qui vous plaira de beau, de bien et de noble ; mais vous qui avez lu les lettres écrites à M<sup>me</sup> Mi-

nelli, vous qui savez que je les ai rachetées trente mille francs pour éviter un honteux scandale, vous qui connaissez l'affaire Koning et qui savez très bien que M. Damala ne vit en ce moment que de l'argent payé par moi pour son dédit ; vous qui savez très bien toutes les choses infamantes qui sont à l'actif de M. Damala, ne me forcez pas, par des insultes trop violentes, à me défendre ; car alors je serai obligée de dire la vérité sur votre protégé. — Je serai obligée de montrer les preuves de son déshonneur, et je vous assure que le nombre de ceux qui lui tendent la main diminuerait encore. — Donc, je vous en prie, ne m'insultez pas au-delà du possible. Je vous en prie, en mon nom personnel et au nom de celui que vous estimez.

SARAH BERNHARDT.

Quel scrupule, quel ménagement, quel respect exigerez-vous pour une femme qui en garde si peu envers elle-même ?

Je défie les honnêtes gens dont on me parle de contester à Marie Colombier le droit de peindre Sarah Bernhardt.

Si d'autre part, Mme Sarah Bernhardt, trouvant le croquis peu flatteur, était venue chez moi, toute seule, pour tenter des représailles plus ou moins justifiées ! Oh alors, c'était de la *crânerie* ! Au lieu de cela, elle m'envoie son fils flanqué de deux acolytes !

Son fils passe encore ! Il a, comme sa mère, cédé à un entraînement que j'admets. Et l'on a eu raison de le dire ; ni à l'un, ni à l'autre, je ne ferai de procès.

Mais M. Jean Richepin ! Quel excuse à son intervention ? Quel droit de s'associer aux colères de la famille Bernhardt ? Quel prétexte avouable pour se joindre au cortège « des justiciers », pour pénétrer avec effraction chez une femme, l'insulte à la bouche, une arme ridicule à la main ?...

En finissant, cher compatriote, maintenant que le dénouement comique m'a fait oublier le drame, et que le rire m'a désarmée, admirez, je vous prie, avec moi, le juste retour du sort qui fait payer par *Sarah Barnum* — grâce à la maladresse de *Sarah Bernhardt* — les huissiers de

MARIE COLOMBIER.

---